



Les Vagues - Revue de presse



**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

www.theatredebelleville.com

Tarifs
Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€
-26 ans 11€
(-1€ sur la
billetterie en ligne)

**Du mer. 4 au
ven. 27 sept 2019**

**Service
de presse Zef**
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.fr

«Les Vagues», combat contre l'érosion de l'âme

CHRONIQUE Georgia Azoulay parvient à glisser une touche de comique dans le texte grave de Virginia Woolf.



LE THÉÂTRE
Marin de Viry

Le célèbreissime *Les Vagues*, de Virginia Woolf, ni roman, ni poème, mais «playroom» selon l'auteur lui-même, rassemble trois hommes et trois femmes autour d'un personnage mort. Ce texte splendide est au fond une réflexion poétique sur la dignité, ce centre de la personne attaqué de toutes parts, en vagues successives et incessantes, par la mort, et qui se défend comme il peut. Georgia Azoulay, au Théâtre de Belleville, propose une nouvelle facette de l'œuvre. Elle l'actualise en y incorporant, si l'on peut dire, plus de social contemporain.

Les personnages cherchent leur centre, leurs limites, leur caractère, quelque chose d'un peu stable qui pourrait les définir à leurs propres yeux. Ils sont constamment tentés d'abandonner leur quête de singularité, de se dissoudre, de se distraire, de basculer dans la folie. Individuellement et collectivement, il s'agit de gagner un combat perdu d'avance contre la mort. Cela ne rend ni le texte de Woolf ni la pièce tristes, mais les oblige à mélanger la drôlerie de la bataille et l'angoisse de la défaite annoncée dans la trame de nos vies.

Georgia Azoulay a une lecture précise de l'œuvre de Woolf. Une lecture en trois tiers. Un tiers philosophique : la lutte de l'être contre son indifférenciation. Il veut persister, se définir, se situer, développer



Georgia Azoulay propose une nouvelle facette du texte de Virginia Woolf : les personnages sont constamment tentés d'abandonner leur quête de singularité, de se dissoudre, de se distraire, de basculer dans la folie. MATHÉLA MALAGUTI

un caractère, rencontrer son âme. Et en fin, trouver une posture pour faire face à l'éternité, représentée par cet océan hostile dont la surface de vagues érode l'âme.

Interaction délirante

Un tiers sociologique : la « société liquide » de Zygmunt Bauman fait son entrée dans la lecture du texte de Woolf. Le but de la société contemporaine, pour Bau-

man : tout rendre liquide, y compris l'identité. Tout noyer dans l'échange en « cash », y compris l'irréductible, l'instable. L'horizon de la fin de l'originalité, le « tous pareils » letal, sinistre, se déploie

comme une menace à l'horizon, tout au long du spectacle. Paradoxalement, le néant futur de la société exerce une pression énorme sur le psychisme des personnages. La fatigue du vide, le travail de

sape de la nuit donnent sa feuille de route à l'éclairagiste.

Un tiers poétique et burlesque : la filtré de la perception est au cœur de l'expérience des personnages. On ne sait plus quelle était la couleur des lèvres de l'ami disparu, ses enfants sont interchangeables avec d'autres, on délire la robe de son amie pour oublier qu'on n'a jamais su comment s'habiller.

De cette quête classique du solide, de l'espérance, du déni qui reste, du quant-à-soit durable, Georgia Azoulay tire des scènes consiques, bien servies par des acteurs doués, jeunes et fringants, qui sont chacun très psychologiquement types, comme dans le texte de Woolf. Thomas Ducasse (Bernard), apathique et entêté, est tout en silence souffrant et en défaite secrète; Alexandra d'Hérouville (Rhoda), fine monche pleine de ressentiments, incarne la malignité et son langage naturel, la vacherie. Théophile Charenat (Louis) est parfait en conformiste raté. Marie Guigard (Suzanne) joue très bien une dépressive profonde en permanence à la limite du passage à l'acte. Fénélope Levy (Néville), exaltée et incohérente, fait la mouche qui tape contre la vitre, ou un sonnet qui se rate en haut de la portée. Enfin, Laura Mélanand, en peste joyeuse, indifférente, discrètement mais féroce matérialiste, est excellente. Quand cette troupe se rassemble pour les scènes collectives, l'interaction délirante entre les personnages marche à plein.

Au total, ce spectacle est-il reconcomendable ? Oui, à la condition que vous soyez un brin cérébral, que vous ne vous fâchiez pas aux quelques clics d'œil un peu appuyés aux effets scéniques contemporains qui font de-ci, de-là, un peu de bruit et de longueur – petites coquetteries cryptiques dont on pourrait faire l'économie – et que la postérité du texte sublime de Woolf vous intéresse. ■

«Les Vagues», au Théâtre de Belleville

(Paris XI), jusqu'au 27 septembre.

Durée : 1h 20. Tél. : 01 48 06 72 34.

publié le 07/09/19

par David Rofé-Sarfati

Une troupe jeune et bigarrée défend l'adaptation imaginée par Georgia Azoulay du roman de Virginia Woolf, *Les Vagues*. Le geste courageux se constitue de plusieurs moments magiques tandis que le récit, monument cénotaphe peine à percer.

Six amis sont réunis pour un repas autour de l'absence de Perceval. Leurs voix recomposent le récit de leur propre biographie, de l'enfance à l'âge mûr. Chaque monologue intérieur compose la variation continue des *Vagues*, recompose un récit entre nostalgie et mélancolie. Peu importe si Perceval est déjà mort ou pas, car le texte de Virginia Woolf parle d'un deuil déjà là. Depuis toujours.

L'ensemble de la scénographie s'axe autour d'une table autel, endroit d'une cérémonie religieuse où chacun à son tour louera le mort puis sa vie, dans une homélie ou une bénédiction. Virginia Woolf désarçonna la critique lors de la parution des *Vagues*; elle inaugurerait un style plus personnel, plus lyrique, un style tendre et triste, un style élégiaque et mystérieux. Le roman se veut un long poème en prose. Il alterne narratif et poétique. On l'aura compris; la tâche est redoutablement dangereuse de s'attaquer à l'adaptation de ce roman opaque et complexe.

La pièce de Georgia Azoulay en attrape des bouts. L'érotisme diffus et le vertigineux désespoir du texte échappent à cette adaptation. Cependant, l'énergie des comédiens et les choix de mise en scène, dont des scènes de groupes très réussies, parviennent à nous faire partager le message occulte du texte: nous avons tous notre Perceval disparu dont il nous faut explorer le mystère. Aussi on ira voir la pièce puis relire le roman.

publié le 02/09/19

par Hélène Chevrier

à partir du

4
Sept.

LES VAGUES

Théâtre de Belleville - Paris

Georgia Azoulay

La force de l'amitié

Avec *Les Vagues*, qu'elle publie en 1931, Virginia Woolf signe un de ses romans les plus singuliers. Six amis liés depuis toujours et pour toujours, s'entretiennent à propos d'un septième qui va mourir. Leurs monologues s'entremêlent comme le flux et le reflux des vagues dans une pensée continue. Georgia Azoulay y a vu l'occasion d'interroger ses propres liens d'amitié avec les membres de son collectif.



Théâtral magazine : Votre adaptation est-elle proche du roman de Virginia Woolf ?

Georgia Azoulay : Je reprends l'essence même du roman puisqu'il s'agit d'un groupe d'amis de la naissance à la mort quasiment. Et j'ai essayé d'y associer notre génération et notre époque. L'adaptation est un peu à l'image des vagues ; ce sont des flux et des reflux du texte de Virginia Woolf et de mon texte à moi. Il y a certains monologues que j'ai gardés et d'autres que je me suis amusée à réécrire. Mais la structure du roman reste la même, une sorte de flux de pensée continue à travers des monologues qui s'entremêlent et qui créent vraiment la confusion sur qui parle et à quel moment.

Cherchez-vous à distinguer les personnalités des six amis ? Il y a six acteurs sur scène, ce qui permet de bien identifier chaque personnage. Mais c'est impossible

de faire de la psychologie avec ce roman qui reste très en surface. Pourquoi adapter ce roman très étrange ?

Parce que tout a l'air très fluide, très doux, mais sous cette apparence, il y a une souffrance, une sorte de perception tragique de la vie qui peut très facilement nous entraîner si on n'y résiste pas. Du coup, j'avais envie de m'interroger sur mon propre groupe d'amis avec lesquels je fais du théâtre depuis des années, sur les liens très forts qui m'unissent à eux. Comment ce groupe reste-t-il ensemble malgré la dissolution que nous impose la vie.

Ce serait quoi la solution pour garder ses amis ?

Ce que j'ai compris des *Vagues*, c'est que **hors du groupe, il n'y aurait pas de possibilité de vie**. Et d'ailleurs, Percival, qui est un peu une figure énigmatique dans le livre, qui n'apparaît que par son absence, meurt en Inde,

du fait d'avoir quitté le groupe. Ces six personnages ont-il quelque chose en commun avec les six personnages en quête d'auteur de Pirandello ? Oui dans le sens où ils sont beaucoup en attente des décisions d'un des leurs. Ils sont très difficilement cernables. Et ça fait écho avec ce qu'on vit aujourd'hui, avec la multiplication des avatars sur les réseaux sociaux ; l'individu se dissout dans plein de vies potentielles.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Les Vagues*, d'après *Les Vagues* de Virginia Woolf, mise en scène Georgia Azoulay, avec Théophile Charenat, Alexandra d'Hérouville, Thomas Ducasse, Marie Guignard, Laura Mélinand et Pénélope Lévy
Théâtre de Belleville, 94 rue du Faubourg du Temple 75011 Paris, 01 48 06 72 34, du 4 au 27/09

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

publié le 12/09/19

Il est toujours intéressant de voir comment un roman aussi particulier que *Les Vagues* peut être adapté au théâtre. Mettre en scène un texte aussi mystique et lyrique ne peut accoucher d'une mise en scène lisse et donnée.

Le rideau tombé c'est d'une rêverie dont on se réveille. L'impression de ressortir groggy de cette plongée dans l'univers intérieur de Virginia Woolf que l'adaptation de Georgia Azoulay rend accessible. Les personnages se retrouvent autour de l'autel, seuls, déboussolés. Le solaire Perceval est mort. La réalité se révèle alors à eux, ils sont perdus.

Ils ont essayé de trouver leurs repères dans le concret d'une vie qu'ils subissent.

Louis se cache dans l'automatisme routinier du travail rythmé par le bruit de la machine à écrire.

Suzanne s'oublie dans son rôle de mère de famille qui lui échappe.

Rhoda se noie dans ses addictions, entre boulimie et alcoolisme.

Bernard consigne dans ses carnets les petites phrases qui lui viennent, sans cesse spectateur de ce qui l'entoure sans parvenir à être réellement acteur de sa propre destinée.

Neville se perd dans le fracas de la nuit, de la fête, Jinni dans sa quête d'une jeunesse éternelle.

Leurs vies ne sont que des artifices qui camouflent un mal-être, une quête perdue.

La mer et ses remous se confondent avec leurs états d'âme.

Ils semblent faire des allées et venues dans un monde réel dont ils n'ont que faire sinon trouver une place dans laquelle ils se sentent mal à l'aise.

Alors les corps exultent et expriment la souffrance d'un renoncement à un idéal que Perceval incarnait.

Qu'ont-ils perdu en perdant Perceval ?

Leur jeunesse, leurs rêves? l'espoir et la naïveté sûrement.

Théophile Charenat, Alexandra d'Hérouville, Thomas Ducasse, Marie Guignard, Laura Mélinand et Pénélope Levy dégagent une brume de romantisme rafraîchissante tout en nous ramenant sans cesse aux tréfonds d'une lutte sans ego et sans égal.

De leurs jeux d'enfants disparus, il ne reste que des souvenirs vivaces, les costumes ont remplacé les vêtements de coton vierge, place alors aux cravates, au velours, à l'artifice qui ronge leur peau. Apprêtés pour l'enterrement de leur ami, réunis autour du cercueil rouge flamboyant à l'image de l'aura de Perceval, ils se retrouvent broyés par les vagues et les remous du temps qui passe.

D'un texte mystique Georgia Azoulay donne vie à une ode à la jeunesse et aux rêves qu'incarnent ses acteurs emplis d'énergie.

Sur la scène, l'écume insolente se mêle aux corps fiévreux et torturés qui luttent contre l'absurdité d'une vie qui leur échappe.

CURIOSITÉ ET AUDACE ...

publié le 12/09/19

par Léa Goujon

Ils sont six. Ils portent du noir et blanc et occupent le plateau dans l'obscurité. Progressivement la lumière se diffuse dans la salle. Le décor est loin d'être surchargé ; il est composé principalement et simplement de chaises et d'une table recouverte d'un drap blanc. L'ambiance est lourde. Ils viennent d'enterrer leur ami ; Perceval.

Un ami dont ils ont tous un souvenir singulier. S'enchaînent les souvenirs de chacun. Tour à tour, ils se rappellent et revivent des situations. Le jeu de lumières en tout en clair-obscur très cinématographique permet de recréer un univers qui s'avère être l'intime pour chacun des personnages, comme si le spectateur s'offrait un plongeon dans leurs âmes. Il offre des tableaux presque oniriques. Sans pour autant saisir la personnalité de Perceval, on comprend une volonté de s'échapper, de se détourner de la mort. Et tout comme cette alternance dans l'éclairage, les tableaux oscillent entre gravité et comique.

Les six comédiens dirigés par la jeune Georgia Azoulay offrent une pièce complexe et raffinée à l'image de l'écriture de l'oeuvre originale de Virginia Woolf qui se lit tantôt en prose tantôt en vers.

La Couleur des Planches

publié le 13/09/19

par Savannah Macé

Virginia Woolf a le vent en poupe. Au cinéma, Chanya Button réalise Vita et Virginia. Au Théâtre de L'Odéon, Katie Mitchell s'attaque à Orlando. Tandis qu'au Théâtre de Belleville, avec Les Vagues, Georgia Azoulay sublime une amitié sincère et une communauté forte, qui nous redonnent confiance et espoir en l'autre. Cet autre, sans lequel nous serions si peu.

C'est avec ce roman si singulier, Les Vagues, que j'ai découvert Virginia Woolf. Auparavant, aucun texte ne m'avait semblé aussi juste dans sa description sensorielle et intérieure. Une sensibilité et une sincérité extrêmes ressortent de cette poésie et la rend bouleversante de vérité.

Nous suivons le parcours mental de six personnages, six consciences, de l'enfance à l'âge adulte. Six voix qui ne peuvent pas survivre les unes sans les autres. Six êtres que l'on observe dans leur rapport à eux-mêmes et aux autres. Tout en sensualité, ils avancent en symbiose avec la nature, les corps, la chair; au rythme de la mer et de la houle continue. Il y a Bernard, le romancier inachevé. Neville le solaire insatisfait. Jinny la belle séductrice. Louis l'angoissé du vide. Rhoda la cynique délirante, miroir de l'auteure. Suzanne la force tranquille et maternelle. Et Percival, le disparu, le muet adoré qui n'existe qu'à travers leurs six voix. Le seul qui, en quittant le groupe, a causé sa perte.

La metteuse en scène Georgia Azoulay a créé une réelle communauté. C'est cette unité qui constitue la réussite et la beauté de son travail de plateau. Un espace de vie, de loyauté et d'émotivité se dessine et rend hommage à toute la complexité et la force de l'univers de Virginia Woolf. Malgré les vagues instables, la solidarité leur permet d'affronter les méandres de la société. Malgré une vision tragique, leur union, ce pacte enfantin « à la vie à la mort », tente de résister aux souffrances de leurs destins. « Je vogue sur des eaux houleuses et je coulerai sans personne pour me sauver ». Aujourd'hui encore, ce texte s'exprime avec fracas, sur notre rapport à l'autre. Dans un monde où beaucoup d'éléments se délitent, qu'en est-il de la véracité et de l'importance du lien ?

La mise en scène jongle entre individualité et choralité. Les personnages parviennent à se distinguer tout en étant ensemble. Les espaces, la lumière, les costumes, créaient des entités indépendantes et mentales qui s'expriment à travers des tableaux et des monologues. Les instants de communion sont davantage relatifs à l'enfance. Des passages de régression, de jeux et d'enfantillages qui nous redonnent ce goût du partage, de l'audace et du lâcher prise. Cet instinct presque animal, à se déplacer en bande, toujours collé à l'autre. Mais lorsqu'un des membres est écarté du troupeau...

Faire naître une telle alchimie sur une scène nécessite beaucoup de talent et de brillants comédiens, aux personnalités engagées. Théophile Charenat, Alexandra d'Hérouville, Thomas Ducasse et Marie Guignard construisent avec finesse des figures singulières. Une pensée particulière pour Laura Mélinand, imperturbable Nina, chez Tchekhov, que nous retrouvons aujourd'hui en malicieuse et lascive Jinny. Quant à Pénélope Levy, éblouissante comédienne, elle offre à Neville une vitalité et un engagement sans limites.



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN SEPTEMBRE AU THE

STRIP-TEASE 418

D'après l'émission Strip-tease
Mise en scène Paul Lourdeaux



JULES

Création | Mise en scène Mickaël Allouche



AN IRISH STORY

De et avec Kelly Rivière



PROCHAINEMENT

FÉE

De et avec Fred Tusch



VANIA

D'après A. Tchekhov
Mise en scène Julien Sabatié Ancora



L'A-BOMBERATIE

De et Avec Nicolas Lambert
Volet #1 Elf, la pompe Afrique
Volet #2 Avenir Radieux, une fission française
Volet #3 Le Maniement des Larmes



Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 17€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)